

LETTRE PARISIENNE

Paris, le 1 novembre, 1882.

MON CHER MONSIEUR,—

J'ai à vous parler aujourd'hui d'une vraie première, une première à sensation : *Un roman parisien*, pièce en cinq actes de M. Octave Feuillet.

Henri de Targy vit heureux avec sa femme qu'il aime autant qu'il en est aimé, auprès de sa mère, dont la tristesse et la misanthropie l'étonnent et l'inquiètent. Pressée de questions, elle fait connaître à son fils le secret qui l'étouffe. Son père, qui avait eçu en dépôt une somme de trois millions, pour les remettre à Mlle d'Ambleuse à la mort de M. d'Ambleuse, a englouti ce dépôt dans de malheureuses spéculations, et il est mort sans pouvoir le rendre, à moins de dépouiller sa femme et son fils.

"Il faut tout rendre!" s'écrie le fils, quo' que cette restitution réduise à la misère sa mère et sa jeune femme. Les millions sont, en effet, rendus au baron de Chevrial, qui a épousé Mlle d'Ambleuse, et Henri, pour vivre, devient le secrétaire du baron. Sa femme, qui ne peut supporter la misère, veut exploiter la magnifique voix qu'elle possède. Elle se sauve du domicile conjugal pour aller, avec le ténor Juliani, chanter en Amérique. Le désespoir d'Henri de Targy, en ne retrouvant plus chez lui que sa mère, est immense. Il amène la plus belle scène de la pièce, admirablement rendue par Mme Pasca et M. Marais.

Au quatrième acte, pendant un souper donné au corps de ballet de l'Opéra par le baron de Chevrial, on apprend la catastrophe du *Fulton*, brûlé en mer avec la troupe lyrique dont faisait partie Mme de Targy, et on assiste à l'attaque d'apoplexie foudroyante qui emporte le baron.

Mme de Chevrial, devenue veuve, fait comprendre à Mme de Targy qu'elle aime son fils, et qu'en l'épousant, elle lui rendra ces millions que le baron l'avait forcée d'accepter. Mais arrive le docteur Chevrial, qui vient annoncer que Marcelle n'a pas péri dans le désastre du *Fulton*, et qu'elle est là, implorant son pardon. "Non, je ne puis pas," s'écrie Henri, il y a un spectre entre nous. Qu'on ne me parle plus de la revoir! Jamais! jamais! "La jeune femme, qui a tout entendu, s'empoisonne, et meurt pardonnée par son mari.

Tel est le dénouement mélo-dramatique de cette œuvre inégale, où, à côté de scènes très attachantes et très vivantes, se trouvent des complications bizarres, des situations invraisemblables qui ne sont pas dignes du talent autrefois si sobre et si châtié de l'auteur de *Dalila* et de *Montjoye*.

L'interprétation est excellente; Mme Pasca dans le rôle de la mère est absolument parfaite; elle joue en grande comédienne. Quant à M. Marais, sa création d'Henri de Targy est un nouveau succès.

Il faut bien que je vous dise quelques mots de l'incident Mirbeau, puisque son article, paru dans le *Figaro*, a produit à Paris, et partout où l'on s'occupe de théâtre, une énorme sensation. Pour vous le faire juger, je vais d'abord en citer quelques extraits :

Qu'est-ce que le comédien ?

Le comédien, par la nature même de son métier, est un être inférieur et un réprouvé. Du moment où il monte sur les planches, il a fait l'abdication de sa qualité d'homme. Il n'a plus ni sa personnalité, ce que le plus intelligent possède toujours, ni sa forme physique. Il n'a même plus ce que les plus pauvres ont, la propriété de son visage.

Tout cela n'est plus à lui, tout cela appartient au personnage qu'il est chargé de représenter.

Non seulement il pense comme eux, mais il doit marcher comme eux; il doit se fourrer leurs idées, leurs émotions et leurs sensations dans sa cervelle de singe, mais il doit encore prendre leurs vêtements et leurs bottes, leur barbe s'il est rasé, leurs rides s'il est jeune, leur beauté s'il est laid, leur laideur s'il est beau, leur ventre énorme s'il est efflanqué, leur maigre spectrale s'il est obèse.

Il ne peut être ni jeune, ni vieux, ni malade, ni bien portant, ni gras, ni maigre, ni triste, ni gai, à sa fantaisie ou à la fantaisie de la nature.

Il prend les formes successives que prend la terre glaise sous les doigts du modéleur. Il doit vibrer comme un violon sous cent coups d'archets différents. Un comédien, c'est comme un piston ou une flûte, il faut souffler dedans pour en tirer un son.

Voilà à quoi se réduit exactement le rôle du comédien, — ce comédien qu'on acclame, aux pieds duquel, auteur et directeur et public se traînent agenouillés, comme devant une idole — au rôle inerte et passif d'un instrument.

Si l'air est joli, s'il vous fait rire ou s'il vous fait pleurer, est-ce au violon que vous en êtes reconnaissant, est-ce le haut-bois que vous applaudissez, est-ce au trombone à qui vous jetez des fleurs? Le comédien est violon, haut-bois, clarinette ou trombone, et il n'est que cela.

Dieu lui-même l'avait chassé de ses temples et ne permettait pas qu'il pût reposer son cadavre dans l'oubli tranquille et béni de ses cimetières. Errant de la vie il voulait qu'il fût aussi errant de la mort. Et c'était justice, car le comédien, ce prostitué de la beauté, des douleurs et des respects de la vie, eût prostitué également la majesté, la sainteté et les consolations de la mort

Et M. Mirbeau termine ainsi :

Il ne peut même pas souffrir le comédien. Il est à la piste d'une douleur, pour la noter ou la reproduire sur la scène. C'est son "effet," au "deux" ou au "trois !"

Il a perdu sa femme ou son enfant. Le cadavre est là, dans sa chambre, raide sur le lit paré fustrement. Une grande douleur lui est venue, mais il a passé devant la glace. Il se regarde. Ah! comme ses traits sont décomposés comme ses larmes ont tracé là, sous les yeux, un sillon rouge, comme la lèvre s'est plissée curieusement! Et il note tout; il recommence à plisser ses lèvres, à décomposer ses traits, à voler ses yeux, à gonfler ses paupières. Oui, c'est bien cela; "l'effet" est trouvé. Comme il sera applaudi demain!

Voilà ce qu'il appelle son art, ce métier horrible et honteux pour lequel nous n'avons pas, nous public, assez de battements de mains, assez de fleurs, assez de couronnes; ce métier pour lequel toute la vie d'une grande ville se met en branle, en l'honneur duquel il faut dresser des statues, des palais et des panthéons.

Et plus l'art s'abaisse et descend, plus le comédien monte.

Comme vous le voyez, l'article est brutal, passionné, et on comprend les colères qu'il a soulevées dans le monde des théâtres.

Si M. Mirbeau a voulu simplement couper la queue de son chien, il a réussi, car tout le tapage qui se fait autour de son nom depuis cet article, le rend plus célèbre que n'eût pu le faire l'œuvre la plus sérieuse et la plus remarquable. Mais s'il a voulu réagir contre l'importance tous les jours plus grande que prend le comédien, s'il a voulu protester contre cet engouement du public, qui fait qu'on décerne à des comédiens des ovations comme jamais un grand écrivain, ou un illustre savant n'en ont reçues; s'il a voulu rappeler à la modestie ces comédiens, soutenant, de bonne foi, qu'ils sont les collaborateurs des auteurs qu'ils interprètent, et qu'ils ont autant de mérite qu'eux, il a complètement échoué. En tapant trop fort, en exagérant les couleurs, il a rendu les comédiens intéressants. Tout ce qu'il y a de vrai, de juste dans sa thèse s'est effacé et il n'en est resté que les exagérations.

A la suite de cet article M. Mirbeau a reçu des provocations parties de tous les théâtres de Paris et les a repoussées jusqu'ici en se fondant avec raison, il nous semble, sur le caractère impersonnel, purement philosophique et littéraire de sa thèse.

Une députation, composée de MM. Halanzier, Delaunay, Faure, Coquelin, Gailhard, s'est présentée chez M. Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*, pour protester contre la violence de M. Mirbeau. M. Magnard leur promit qu'un entrefilet serait publié le lendemain pour leur donner satisfaction. Le lendemain, en effet, M. Vitu, avec l'assentiment de la rédaction entière du *Figaro*, publiait une rétractation pour "couper court à une regrettable méprise" qui ne devait plus laisser de trace.

Puis le 29 octobre, dans un grand meeting au théâtre du Château-d'Eau, plus de deux cents artistes étaient présents, et à l'unanimité ils ont voté un ordre du jour qui, en remerciant les journalistes qui avaient pris leur défense, se termine en "exprimant à M. Mirbeau, qui se dérobe après l'insulte, et leur dédain et leur mépris."

Après le meeting quelques journaux ont publié une lettre de M. Mirbeau à M. Magnard, dans laquelle il lui rappelle que c'est lui qui lui a donné l'idée de l'article "Le Comédien" qu'il l'a engagé à le faire, et qu'avant de le laisser imprimer il l'a vu, corrigé et approuvé. M. Mirbeau termine sa lettre en prévenant M. Magnard qu'il va lui envoyer des témoins pour lui demander réparation de l'injure qu'il lui a faite en laissant paraître l'article de rétractation, et il annonce en outre qu'il se tient à la disposition de celui des comédiens qui sera désigné par le comité de l'association des artistes.

En conséquence de cette lettre, MM. Grégori et baron de Vauce se sont rendus auprès de M. Magnard pour lui demander soit un retrait du désaveu qu'il avait laissé paraître dans le *Figaro*, soit une réparation par les armes.

M. Magnard a refusé d'accorder aucune de ces réparations, sous prétexte qu'il s'agissait d'une "question de police intérieure du journal."

Les choses en sont là. Que de bruit, que de tapage, et finalement que de réclame pour ces bons comédiens, et n'avions-nous pas raison de dire au début que M. Mirbeau avait atteint le but opposé à celui que voulait atteindre son article.

X...